

LA BRUYERE CONTRE L'EQUIVOQUE.

«Parlons clairement, je vous prie, et sans équivoque»¹ : *Les Caractères*,
une œuvre de «désambiguïsation» ?

CORGNET CEDRIC

Paris- Sorbonne (Paris IV), C.E.L.L.F.

corgnetcedric@yahoo.fr

Résumé

Il s'agira de démontrer que *Les Caractères* de La Bruyère se lisent comme une entreprise de critique de l'équivoque des signes mondains, linguistiques, vestimentaires, discursifs... promus par une société où le paraître tient lieu d'essence, non comme à l'époque baroque où la transformation continue des signes était un hymne à la création, mais en contradiction avec l'univocité onto-théologique donnée par Dieu à toutes ses créatures. Nous développerons une analyse en trois temps pour tenter de circonscrire cette équivocité à l'œuvre : d'abord nous nous attacherons à poser les fondements de l'univocité dans *Les Caractères*, puis le combat de La Bruyère contre ce qui échappe à cette univocité, enfin les ambiguïtés de l'équivoque dans l'œuvre : les équivoques de l'équivoque.

Abstract

La Bruyère's aim in "Les Caractères" is to analyze and to denounce the equivocity of the striking signs of the world, such as discourses, clothes...These signs are raised up by a society based on appearance, considered as real essence and not as a hymn to creation as it was in the baroque Times, itself neglecting the onto-theological univocity given by God to his creatures.

First, we will demonstrate how the moralist defines univocity bases, then, we will explain his fight against equivocity and, finally, we will show his ambiguous uses of equivocity in his treaty: 'the equivocities of equivocity'.

Mots-clés: équivoque, La Bruyère, moraliste, herméneutique, efféminé.

Keywords: equivocity, La Bruyère, moralist, gender, semiology, effeminated.

¹ *Dialogue sur le quiétisme*, La Bruyère. C'est le docteur qui parle, VI, 9.

" Il n'y a jamais eu de langue où l'on ait parlé plus purement et plus nettement qu'en la nôtre, qui soit plus ennemie des équivoques et de toutes sortes d'obscurités, plus grave et plus douce tout ensemble, plus propre pour toute sorte de style, plus chaste en ses locutions, plus judicieuse en ses figures, qui aime plus l'élégance et l'ornement, mais qui craigne plus l'affectation... Elle sait tempérer ses hardiesses avec la pudeur et la retenue qu'il faut avoir pour ne pas donner dans les figures monstrueuses où donnent aujourd'hui nos voisins... Il n'y en a point qui observe plus le nombre et la cadence que la nôtre, en quoi consiste la véritable marque de la perfection des langues".
Vaugelas, Remarques de M. de Vaugelas sur la langue française.

« Un pieux Sophiste [...] lui apprit le joli Art des L'Équivoque s [à Pantalon]. Celui-ci disoit qu'il ne falloit pas à la vérité se servir de mots, à toute entente, mais seulement de mots à double entente, de peur de mentir, ce qui étoit un péché grief ; & lui enseignoit que toute la finesse & beauté de l'esprit consistoit dans l'invention des termes à deux sens, & que de tous les jeux, le plus joli lui sembloit être celui des mots. » Dictionnaire néologique à l'usage des beaux esprits du siècle avec l'éloge historique de Pantalon-Phoebus².

Boileau définit littérairement, au XVIIème siècle, dans sa fameuse *Satire XII*, l'équivoque comme : « une ambiguïté de paroles ; [...] toutes sortes d'ambiguïtés de sens, de pensées, d'expressions, et enfin [...] tous ces abus et ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre³. Ce jeu d'esprit, courant dans les jeux littéraires des salons et dans la poésie baroque, tend à disparaître à la fin du siècle par la victoire de l'univoque⁴, ou plutôt par la théorisation de cette univocité en littérature, suivant

² Par l'abbé P.-F. Guyot Desfontaines, 1726, p.111. Nous essaierons de respecter le plus que possible la graphie propre au XVIIème siècle dans les citations de cet article, à défaut nous proposerons une version modernisée qui parfois est la seule disponible.

³ *Discours de l'auteur pour servir d'apologie à la Satire XII sur l'Équivoque* publié en 1711.

⁴ Des Ouvrages de l'esprit 60 (IV), in *Les Caractères*, La Bruyère « L'on écrit régulièrement depuis vingt années; l'on est esclave de la construction; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase purement française; l'on a presque retrouvé le nombre que Malherbe et Balzac avaient les premiers rencontré, et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre; l'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable: cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit. »

les efforts de Vaugelas⁵ pour fixer le genre et le « bon usage » des mots de la cour⁶, de Bouhours⁷ et de ses réflexions sur la suprématie de la langue française, dont la clarté est l'expression idéologique la plus aboutie⁸, s'opposant aux extravagances italiennes et espagnoles⁹.

Cependant, il serait manichéen de considérer téléologiquement cette suprématie de l'univoque sur l'équivoque : elle n'est vraie qu'en apparence, et, si elle semble s'imposer littérairement, elle est loin de se résumer à un simple usage linguistique. En effet, l'équivoque déborde largement, en sa définition et son application, le champ littéraire et poétique en formation au XVII^e siècle; elle s'applique, en fait, à tout principe d'herméneutique sociale : décryptage du discours politique du courtisan, mais aussi de tout langage, artistique, corporel, iconique, générique...

En ce sens, l'équivoque est un concept ondoyant, à lui-même équivoque comme le marque son genre fluctuant au cours du siècle¹⁰, compris à la fois comme ambiguïté interprétative, dont l'amphibologie est une des formes, jeu (ludique et mécanique) avec la clarté, plaisir du trouble, de l'interlope et de l'entre-deux, dont le discours du politique mais aussi la figure du courtisan efféminé épousent, sans les épuiser, les virtualités.

5 « mais comme on ne parle que pour se faire entendre, il seroit à souhaiter que dans le discours il n'y eût - jamais ni ambiguïté ni équivoque ; que tout y fût clair & facile ; qu'en lisant un livre on comprît d'abord ce qu'on lit, sans être obligé de lire deux fois la même chose pour la comprendre , que rien ne fût de la peine, & que chaque mot d'une période fût si bien placé qu'on n'eût pas besoin d'interprète, ni même de réflexion pour en démêler le sens. Ce font les termes dont s'est servi le Père Bouhours, avant que de rapporter ces exemples où les expressions ne font pas nettes." Pp. 431-432 *Remarques de M. de Vaugelas sur la langue française*; « Le plus grand de tous les vices contre la netteté, ce sont les equivoques, dont la plupart se forment par les pronoms relatifs, demonstratifs, & possessifs ;les exemples en sont si fréquens dans nos communs Escrivains, qu'il est superflu d'en donner; neantmoins comme ils font mieux entendre les choses, j'en donneray de chacun ; du relatif, [...] je vois bien que de trouuer de la recommandation aux paroles, c'est chose que malaisement je puis esperer de ma fortune; Voyla pourquoy je la cherche aux effets. Cela est equivoque; car selon la construction des paroles il se rapporte à fortune, qui est le substantif le plus proche, & qui conuient à fortune, aussi bien qu'à recommandation.

6 « La notion du « Bon usage » dans les "Remarques" de Vaugelas », M. Ott, Cahiers de l'AIEF, Année 1962, Volume 14, Numéro 1, pp. 79 – 94 Vaugelas, C. Favre *Remarques sur la langue française utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris: P. le Petit et la Veuve Camusat, *Nouvelles Remarques de M. de Vaugelas sur la langue française. Ouvrage posthume. Avec des Observations de M ****** [L.A. Alemand] Avocat au Parlement, Paris: G. Desprez.

7 Bouhours, D. [1671] 1962. *Les entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Paris : S. Marbre, Cramoisy. Rééd. 1962, R.L.Wagner, Paris : A. Colin., *Doutes sur la langue française proposez à Messieurs de l'Académie française par un gentilhomme de province*. Paris : S. Marbre-Cramoisy, *Remarques nouvelles sur la langue française*. Paris : S. Marbre-Cramoisy, *Suite des Remarques nouvelles*. Paris : S. Marbre-Cramoisy.

⁸ Voir sur ce sujet le revigorant essai d'Henri Meschonnic, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Edition revue et augmentée, Pluriel, 1997, plus particulièrement « La clarté comme confusion des concepts », p. 231-248.

9 De la société 68 (I), « Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puérile, qui roulait toute sur des questions frivoles qui avaient relation au cœur et à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques romans les avait introduites parmi les plus honnêtes gens de la ville et de la cour; ils s'en sont défaits, et la bourgeoisie les a reçues avec les pointes et les équivoques. » (Nous soulignons).

10 « Du Parnasse François bizarre hermaphrodite, / De quel genre te faire équivoque maudite, ou maudi Du langage français bizarre hermaphrodite/, De quel genre te faire, équivoque maudite, / Ou maudit ? » Boileau, *Satire XII*.

Un récent article¹¹ pose le problème de l'interprétation polysémique et équivoque des *Maximes* de La Rochefoucauld, insistant sur la puissance oraculaire de son style, interrogeant ainsi le délicat art des moralistes à déjouer l'équivocité du Monde tout en rendant équivoque leurs propos. Qu'en est-il alors en cette fin de siècle, dans *Les Caractères* de La Bruyère, œuvre qui achève de fonder la clarté classique par son chapitre liminaire « Des Ouvrages de l'esprit » ? L'hydre est-il finalement terrassé ?

Si notre moraliste dénonce l'ambiguïté des discours des courtisans, qui ne sont que l'hyperbole de la concentration des vices humains et de leurs comportements, par un style au couperet, en est-il de même pour l'œuvre en son entier ? En effet, celle-ci, si elle est la marque de la dénonciation de l'équivoque des mœurs sous le regard transcendant et univoque de Dieu, n'est pas exempte elle-même d'équivoque lorsqu'elle aborde la question du pouvoir politique et de son incarnation idéale en Louis XIV par exemple. Les critiques se sont longtemps interrogés¹² sur la remarque 35 qui clôt le chapitre *Du Souverain ou de la République* pour savoir si ce portrait idéal/idéal du souverain était un panégyrique de Louis XIV ou un blâme déguisé. Il y aurait donc des exceptions à la critique de l'équivoque, voire une utilité politique, puisque si nous suivons La Bruyère, le ministre ou « plénipotentiaire » est comme « un caméléon, [...] un Protée [qui] sait parler en termes clairs et formels; il sait encore mieux parler ambiguëment, d'une manière enveloppée, user de tours ou de mots équivoques, qu'il peut faire valoir ou diminuer dans les occasions, et selon ses intérêts. »¹³. Il nous semble donc intéressant de reconsidérer une *doxa* critique qui a posé un peu trop rapidement La Bruyère comme héraut de l'univoque, comme auteur d'une œuvre de désambiguïsation des signes mondains.

Quel est donc le statut de l'Équivoque dans *Les Caractères* ? Et d'abord est-il un ou multiple ? Est-ce l'hydre à combattre pour préserver l'univocité des signes contre la déliquescence des mœurs artificielles et artificieuses, ou bien, au sein même de l'œuvre, est-elle une marque d'un pragmatisme politique de La Bruyère, d'une oracularité proprement duale pour atteindre les détours équivoqués du cœur ? Derrière l'apologie de la clarté

¹¹ COSTENTIN, Catherine, « Un corpus propice à la problématisation de la polysémie : les *Maximes* de La Rochefoucauld », p. 415-437, in *La Polysémie*, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne (PUPS), 2005.

¹² KOHLER, M.E., « Le personnage royal dans l'œuvre de Jean de La Bruyère », in *Recherches et Travaux*, 7, 1973, p. 18-27 ; RONZEAUD, P., « Scénographie de l'ébranlement d'un monument idéologique : le jeu térébrant des rapports et des éclairages dans les avatars du chapitre "Du Souverain ou de la République" », in *Le Métier du moraliste. Tricentenaire de La Bruyère (1996)*, Actes du colloque international organisé par le Groupe d'Etude des Moralistes (URA 96 du CNRS - Université de Paris-Sorbonne), Paris, 8-10 novembre 1996, Paris, Champion ; KOPPISCH, M.S., « La Bruyère's changing perspective on the monarchy : from aesthetics to politics », in *French Literature Series*, 15, 1974, p. 211-220. MAZAHERI, H., « La Bruyère et le mythe royal », in *Revue romane*, XXIX, 1994, p. 249-260.

¹³ *Du Souverain ou de la République*, 12 (IV).

chrétienne et cartésienne¹⁴, ne se cacherait-il pas un autre accès à l'âme déviée de l'homme ?

Nous développerons une analyse en trois temps pour tenter de circonscrire cette équivocité à l'œuvre : d'abord nous nous attacherons à poser dans *Les Caractères* la négation même de toute équivoque par la refondation de l'univocité, puis nous analyserons le combat de La Bruyère contre ce qui échappe à cette univocité, enfin nous tenterons de lever les ambiguïtés de l'équivoque dans l'œuvre : les équivoques de l'équivoque, ou les délices de l'équivoque.

I. L'univocité ou le refus de l'équivoque.

Contre l'équivocité du Monde, *Les Caractères* doivent se poser comme une œuvre au sens univoque, nourri de clarté et de distinction cartésiennes¹⁵. Si notre moraliste règle en partie sa dette envers ses créanciers dans sa Préface, lorsqu'il se pose et s'oppose dans la continuité de Pascal et de La Rochefoucauld¹⁶, il lui faut développer dans son chapitre liminaire des considérations méta-poétiques essentielles à l'écriture moraliste, c'est-à-dire à la recherche asymptotique¹⁷ du « mot juste », en épigone de Vaugelas¹⁸, Bouhours¹⁹, en un fantasme de *présentation* immédiate du Monde, dont la théorie janséniste de la Véronique serait l'archétype, « *vera icon* », image vraie, et, non, re-présentation médiante de l'être²⁰.

La Bruyère est informé, suivant la logique de Port Royal, par la définition onto-théologique du sens qui se doit d'être monosémique, premier, pré-adamique²¹. Pour ce faire, il reprend les théoriciens antiques de l'*urbanitas*, contre les Italiens baroquants. En effet, au cours du siècle, l'équivoque est d'abord théorisée linguistiquement, plus précisément sémantiquement, soit positivement comme possibilité po(i)étique baroque, selon Tesauro ou

¹⁴ De la ville, 42, (I) « La règle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes. » Cf. L'article classique de Louis Van Delft, « Clarté et Cartésianisme de La Bruyère », *The French Review*, Vol. 44, No. 2. (Déc., 1970), pp. 281-290.

¹⁵ « Le premier [précepte à suivre] étoit de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenteroit si *clairement* et si *distinctement* à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. » Descartes, *Discours de la méthode*, deuxième partie, in *Œuvres et lettres de Descartes*, André Bridoux, Pléiade, 1953, p.137

¹⁶ «Ce ne sont point au reste des maximes que j'aie voulu écrire: elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité ni assez de génie pour faire le législateur; je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises.» Préface.

¹⁷ Des Ouvrages de l'esprit, 10 (I) « Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. »

¹⁸ Des Ouvrages de l'esprit, 37-45, De Quelques usages 73 (VII).

¹⁹ *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*.

²⁰ Analysée par Louis Marin dans *Philippe de Champaigne ou la présence cachée*.

²¹ Nous renvoyons à l'article fondamental de D. Droixhe « Adam ou Babel? Théorie du signe linguistique et linguistique biblique de Descartes à Leibniz » paru dans *Language philosophies and the language sciences*. Ed. D. Gambarara et al. Münster: Nodus. 1996, pp. 115-128.

Gracián usant d'*agudezas* et *argutezze*²², offrant une esthétique de la surprise au lecteur, soit négativement, comme une ambiguïté troublante²³ qui fait vaciller le sens et sa puissance monosémique idéale, selon les interprétations traditionnelles de Cicéron²⁴ et de Quintilien²⁵, revisités par une lecture chrétienne chez Saint Augustin et ses épigones²⁶. La Bruyère se pose en continuateur de cette dernière conception.

1. Une définition linguistique de l'équivoque en creux

C'est ainsi que l'on peut comprendre la définition fortement prescriptive de l'univoque, au regard des catégories cartésiennes de la clarté et de la distinction²⁷ qui parsèment le chapitre liminaire et l'œuvre, comme une récusation, en creux, de l'équivoque : « Il faut chercher seulement à penser et à parler juste [...]. » [2, (I)];

« Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. On ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre. »
[17, (I)]

Ce « mot juste » est au fondement de l'expression de La Bruyère et de la doctrine classique en formation, il y a nécessité d'unicité et donc d'univocité, suivant les principes de la raison : « la [...] raison [...] prévient les équivoques, suit la racine des mots et le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis » [De Quelques usages, 73 (VII)]. Ainsi posée, l'univocité devient une norme à partir de laquelle on peut comparer les auteurs,

22 *La Pointe ou l'art du génie*, traduction de Michelle Gendreau-Massaloux et Pierre Laurens, Genève, Paris, L'Âge d'Homme, 1983, Discours XXXIII, p. 240, (traduction modifiée). "L'équivoque admirable (la primorosa equivocacion) est comme une parole à deux tranchants et une signification à deux lumières. Son artifice consiste à user de quelque mot qui ait deux significations, de manière à créer le doute sur ce que l'on a voulu dire." Cité par Cavallé dans son article

23 Selon le premier sens de l'article dans le *Dictionnaire* de Furetière : " Terme qui a plusieurs significations. Le besoin qu'a nôtre Langue de relatifs fait faire plusieurs équivoques. Les équivoques font souvent la pointe, la beauté d'une Epigramme. Il y a de bonnes & de mauvaises équivoques." ÉQUIVOQUE, est quelquefois une bevue, une inadvertance qui nous fait prendre une chose pour une autre. Plusieurs intrigues de Romans sont fondées sur des équivoques de billets rendus à ceux à qui ils ne s'adressoient pas.

24 Cicéron, *De Oratore*, xxxv "Quand les mots ne paraissent pas exprimer la pensée véritable, c'est une sorte d'équivoque ; elle est souvent l'effet d'un mot omis, et alors, ce qui est le propre de l'équivoque, elle offre à l'esprit deux sens."

25 Quintilien, *Institution Oratoire*, VI, 3 De Risu, 47-52, à propos des plaisanteries que Cicéron laissait échapper dans ses plaidoieries.

26 Cf. L'article d A. Garcea, "Saint-Augustin, les univoca et l'ambiguïté universelle des mots" in *L'ambiguïté en Grèce et à Rome: approche linguistique*, Moussy, Claude & Anna M. Orlandini, eds., Paris, PUPS. Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2007, coll.: Lingua latina, 10; pp. 39-48.

27 cf. l'ouvrage fondateur de KRANTZ, E., *Essai sur l'esthétique de Descartes, étudiée dans les rapports de la doctrine cartésienne avec la littérature classique française au XVIIe siècle*, Paris, Germer Baillièrre, 1882, p. 295-299 ; VAN DELFT, L., op. cit.

ceux qui y dérogent, dans certaines conditions, peuvent donc être taxés d'équivocité. Ainsi de Marot et de Rabelais qui :

“sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits: tous deux avaient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible: son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable; c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse, et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.” [Des Ouvrages de l'esprit, 43 (V)]

Ce jugement est primordial, voire archétypal, de la conception de l'équivoque pour La Bruyère qui définit ici, par cette métaphore littéralement monstrueuse, le principe composite de l'équivoque et son mode littéraire du collage, de l'assemblage hétérodoxe, en un mot, du grotesque propre au XVI^{ème} siècle. L'Équivoque se déploie, ainsi, en son dernier sens, génétique, par nous perdu. Il réactive la fameuse comparaison horatienne de *l'Épître à Pison*²⁸ de la femme-poisson pour définir une œuvre mal composée :

“*En Physique* on appelle generation *équivoque*, celle qui ne se fait pas par les voyes ordinaires, par la conjonction du masle avec la femelle. Les insectes, les animaux imparfaits se font par une generation *équivoque*, comme les mouches, les araignées, les grenouilles, c'est à dire, par la chaleur du Soleil qui eschauffe la poussiere, la terre corrompuë : pour le moins les anciens Philosophes l'ont crû ainsi ; les modernes en doutent.”²⁹

L'équivoque, monstruosité poétique, refuse alors un pacte de lecture tacite au public, celui de l'intelligibilité et donc de la clarté cartésienne, cause et conséquence de toute pensée :

« Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur aurait soumis à sa critique; et se

28 “Supposez qu'un peintre ait l'idée d'ajuster à une tête d'homme un cou de cheval et de recouvrir ensuite de plumes multicolores le reste du corps, composé d'éléments hétérogènes; si bien qu'un beau buste de femme se terminerait en une laide queue de poisson.” Traduction de Fr. Richard, Paris, Garnier, 1944.

29 Furetière article Équivoque.

persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible. » [Des Ouvrages de l'esprit, 56 (VII)]

Et ainsi cette univocité du style renforce l'univocité morale du propos, qui, en inversant les termes, pose une puissante adéquation entre l'équivoque formelle, sémantique et les matières équivoquées, en une *mimésis* poïétique parfaitement respectée : les idées obscures, étranges, basses, sexuelles seront exprimées par l'équivoque.

« L'on n'écrit que pour être entendu; mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure, et user de termes qui soient propres, il est vrai; mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, et qui renferment un très beau sens. C'est faire de la pureté et de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté. Que sert aux lecteurs de comprendre aisément et sans peine des choses frivoles et puériles, quelquefois fades et communes, et d'être moins incertains de la pensée d'un auteur qu'ennuyés de son ouvrage? Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits, si l'on affecte une finesse de tour, et quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs. » [Des Ouvrages de l'esprit, 57 (IV)]

A première lecture, *Les Caractères*, se présentent donc comme une œuvre de désambiguïsation herméneutique fondée sur la clarté et la distinction cartésiennes. C'est donc tout naturellement que La Bruyère lie *De la société et de la conversation* en un seul chapitre, posant l'adéquation entre le *logos*, à la fois comme discours et raison, et le principe de socialisation : être sociable, *poli*, c'est savoir parler un beau langage raisonné et raisonnable. C'est ainsi qu'il crée, en ce chapitre, le personnage d'Acis, qui est l'exact opposé de l'écrivain cartésien, que définit La Bruyère :

« Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas ; vous plairait-il de recommencer ? J'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : «Il fait froid» ? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites : «Il pleut, il neige.» Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter ; dites : «Je vous trouve bon visage.» —Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair ; et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant ?—Qu'importe, Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de phoebus ; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement : une chose vous manque, c'est l'esprit [...] Ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont

ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit peut-être alors croira-t-on que vous en avez.» [7 (V)]

C'est ainsi que l'œuvre peut-être lue sous le signe d'une vaste désambiguïsation des signes, d'un retour à l'univocité, par l'amplification, insistons sur ce fait essentiel, du domaine initial de l'équivoque : du concept littéraire, si l'on accepte ce néologisme au XVII^{ème} siècle, il serait plus exact de parler de po(i)étique, à une vaste herméneutique des signes. L'Équivoque est un type de discours, flou, entre deux, qui se lit dans tout énoncé, tout langage, tout code social, vestimentaire, iconique, dans une société de la représentation. C'est ce que nous allons aborder en un deuxième temps : le combat contre les équivoques du siècle.

II. Du comportement équivoque au triomphe de l'univoque : vers le dessillement.

Existe-t-il un ou des comportements équivoques ? Cette caractéristique bifide peut-elle se subsumer sous une seule caractéristique, celle du double discours ? La monstruosité des générations équivoques plaçait cette qualité, pris en son sens objectif, sous le domaine du double hétérogène, hétéroclite, du divers ; La Bruyère va s'attacher dans son œuvre à déceler une unité à l'Équivoque. Il va tenter de la définir, en creux, selon la dialectique de l'être et du paraître, du masque, de la *persona* qu'est non seulement le courtisan, figure hyperbolique la plus aisément identifiable, mais l'homme en son entier. En cela, toute figure, et nous insistons sur ce terme, qui met en place une critique de la re-présentation (sémiotique comme pour la Véronique, citée plus avant ; dramaturgique), toute figuration de la duplicité est ici concernée. Nous ne pouvons dans l'espace de cet article que poser succinctement des types particulièrement visés par notre moraliste, pour les étudier : la femme, sexe archétypal du jeu identitaire par le maquillage et la tromperie chez Ovide et les satiristes Juvénal et Perse, thèse misogynne reprise dans la Genèse et la Bible (Jézabel...), en passant par la relecture de Tertullien³⁰ ; le courtisan artificieux³¹ ; son pendant

30 À partir de son *De cultu feminarum*, repris tout au long du XVII^{ème} siècle : *De la patience, et de l'ornement des femmes*, mis en français par Pierre Picard, 1653 ; *Des prescriptions contre les hérétiques, de l'habillement des femmes, de leur ajustement, et du voile des vierges*; de la traduction de M H, Paris, 1683.

31 De l'Homme 155 (V) Timon, ou le misanthrope, peut avoir l'âme austère et farouche; mais extérieurement il est civil et cérémonieux: il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes: au contraire, il les traite honnêtement et sérieusement; il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connaître ni s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme. Des Biens de fortune 46 (I) « Les hommes, pressés par les besoins de la vie, et quelquefois par le désir du gain ou de la gloire, cultivent des talents profanes, ou s'engagent dans des professions équivoques, et dont ils se cachent longtemps à eux-mêmes le péril et les conséquences: ils les quittent ensuite par une dévotion discrète, qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte, et qu'ils jouissent d'une fortune bien établie. »

hyperbolique, l'efféminé³², génération équivoque entre les vices féminins et ceux des courtisans, monstre duplice ; les libertins...

A quoi tient leur équivoque ? À une erreur de jugement ? À une séduction ? À une faiblesse d'esprit ? Cette erreur, errance, est-elle subie, choisie ? Qui en est la victime ? Pourquoi choisir le mode de l'équivoque ? C'est à ces questions que tente de répondre La Bruyère, en la combattant stylistiquement.

L'équivoque, comme duplicité du discours, sert à tromper, « *se ducere* », pour triompher de la crédulité du groupe qui ne sait pas lire les signes du mensonge : en ce sens, *Les Caractères* est une vaste œuvre de désambiguïsation, de retour à l'univoque, c'est-à-dire à Dieu, comme nous invite à le lire la construction du parcours de l'œuvre, que l'on pourrait comparer aux stations du Christ pour se dessiller : l'ultime chapitre, en effet, rappelle la toute puissance de Dieu, « Des Esprits forts » s'oppose aux libertins qui détruisent l'unicité du Monde par une lecture équivoque des signes de la présence de la transcendance, en la niant. Avant d'arriver à ce *terminus*, il aura dénoncé l'équivoque des signes, en montrant l'inanité des grilles de lecture sémiotique de chaque groupe : la Ville ne peut comprendre la Cour et inversement, plus exactement la grille herméneutique de la Cour est reprise par la Ville mais non comprise puisque ne se fondant pas sur le même Monde, ni les mêmes valeurs.

1. Le parallèle et le balancement.

Avant de commencer notre analyse sur la stylistique du parallèle comme dénonciation de la duplicité, analysons le cas particulier d'une remarque sur le duc de Lauzun, sous le nom de Straton, qui exemplifie une structuration bipartite soulignant une construction littéralement équivoque de son destin, en un sens étymologique « qui parle également, semblablement ». Il n'est pas possible de trancher sur une interprétation ou une autre. L'équivoque est absolue :

« Straton est né sous deux étoiles: malheureux, heureux dans le même degré. Sa vie est un roman: non, il lui manque le vraisemblable. Il n'a point eu d'aventures; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais: que dis-je? on ne rêve point comme il a vécu. Personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait; l'extrême et le médiocre lui sont connus; il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune: rien ne lui est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assurait fort sérieusement qui étaient en lui; il a dit

32«Une masculinité en crise à la fin du XVIIème siècle ? La critique de l'efféminé chez La Bruyère», in *Genre & histoire*, n°2 - Printemps 2008, Numerosdocument.php?id=249

de soi: J'ai de l'esprit, j'ai du courage; et tous ont dit après lui: Il a de l'esprit, il a du courage. Il a exercé dans l'une et l'autre fortune le génie du courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être et plus de mal qu'il n'y en avait. Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque ont été employés à son éloge; et tout le contraire a servi depuis pour le ravalier: caractère équivoque, mêlé, enveloppé; une énigme, une question presque indécise. » [De la Cour 96 (VI)]

La construction en parallèle signifie la véridicité ici des deux discours. Elle exemplifie la confrontation de deux points de vue qui s'annihilent. Cette manière d'écrire se retrouve dans l'œuvre à différents niveaux, et contribue dans la majorité des cas à réduire l'équivocité en la rendant inopérante puisque dénoncée comme vaine et fallacieuse, si l'on généralise l'analyse qu'en fait Van Delft³³. Ainsi au chapitre « *Des Femmes* », La Bruyère dénonce cette équivoque en jouant sur une erreur d'interprétation possible mais reconnaissable, dans cette remarque dont l'écriture vaut ici exemple : « Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie; et tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, et qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi: On l'aurait prise pour une vestale. » [Des Femmes 46 (V)]. Le conditionnel passé, qui accentue la mise à distance d'un discours rapporté par l'indéfini « on », souligne la possibilité d'une erreur, fondée sur une équivoque entre l'être et le paraître. Pour dessiller le lecteur, La Bruyère use d'une construction en parallèle, qui par confrontation asyndétique renforce cette inadéquation. Il use de même au sein de ce chapitre :

« Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat même en cravate et en habit gris, ainsi que le bourgeois en baudrier, les écarte et devient maître de la place: il est écouté, il est aimé; on ne tient guère plus d'un moment contre une écharpe d'or et une plume blanche, contre un homme qui parle au Roi et voit les ministres. Il fait des jaloux et des jalouses: on l'admire, il fait envie: à quatre lieues de là, il fait pitié. » [29 (IV)]

Il y a ici mise en évidence de l'équivoque par le même procédé : l'indéfini « on » a valeur déictique d'erreur généralisée, l'asyndète finale renforcée par un jeu d'antithèses (envie / pitié ; on / il) démonte la duplicité et réinstalle l'univocité initiale des signes, première, posée comme remarque prescriptive par l'emploi de l'indicatif présent à valeur

³³ « Il faut insister sur ce rôle de l'opposition dans les *Caractères*: tout l'univers de La Bruyère se construit peu à peu à l'aide de ce procédé. Stylistiquement, cela se traduit par le recours à l'antithèse, dont l'auteur use et abuse. Bien qu'il semble la déconsidérer par moments- "Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, et s'en servent" (*Des ouvrages de l'esprit*, 55)-il met constamment en application le précepte d'Aristote, dont il est, par l'intermédiaire de Théophraste, un héritier spirituel. "Quand il faut sur deux questions opposées conseiller ou déconseiller," la *Rhétorique* préconise l'emploi de l'antithèse" [Aristote, *Rhétorique*, éd. M. Dufour (Paris: Les Belles Lettres, 1960), II, 23,99a.]» in Van Delft Louis, op. cit., p. 285.

thétique et gnomique. Le Texte fait loi. Ce mode d'écriture n'est pas nouveau, il a déjà été effectué dans la célèbre remarque sur Corneille et Racine³⁴ et pour d'autres auteurs³⁵ : il est constitutif de la manière de procéder de La Bruyère, qui reprend ainsi le modèle antique des parallèles entre hommes illustres de Plutarque, lui-même les reprenant des exercices rhétoriques des rhéteurs. Or, les premiers parallèles se retrouvent au chapitre liminaire « *Des Ouvrages de l'esprit* », ce qui confère à ce principe une primauté d'emploi d'abord po(i)étique : l'Équivoque est traitée comme un problème de *logos*. Cette comparaison à l'échelle macrostructurale se retrouve microstructuralement dans l'ordre syntaxique des substantifs, eux-mêmes, mis en balancement pour s'annuler : « Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels. » [De la Cour 63 (I)]

34 Des Ouvrages de l'esprit, 54 (I).

35 Des Ouvrages de l'esprit, 37-45.

2. Le style au couperet³⁶ : effet d'apodose.

La Bruyère use d'un second procédé pour détruire l'Équivoque, celui d'une apodose courte par rapport à une protase amplifiée, ce qui crée un effet de clôture rapide de la remarque et mime le tranchant de son avis en renforçant par une économie de mots, selon l'esthétique classique, qui métaphorise l'être véritable, par opposition à l'enflure vaine de l'apodose, image du verbiage de l'apparence équivoque. L'univoque est donc percutante par son économie, ce qui la rapproche de la litote. Ainsi, au chapitre De la Cour:

« La cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, et suppléent au mérite. Ils savent entrer et sortir; ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point; ils plaisent à force de se taire, et se rendent importants par un silence longtemps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes; ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un sourire: ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur; si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf. » [83 (VI)]

L'excroissance hyperbolique de la protase, qui métaphorise la fausse importance de ces gens de cour qui emplissent vainement le Monde, se retrouve condamnée par la sobriété de l'apodose, brutale, comme le tuf. L'équivoque, pour ceux qui ne décèlent pas cette vanité, est ainsi confrontée à la réalité la plus matérielle, la plus superficielle : « On dit figurément d'Un homme qui n'a qu'une légère connoissance des choses, & qui ne sait rien à fond, que *Pour peu qu'on l'approfondisse, on rencontre bientôt le tuf*, pour dire, que C'est un homme superficiel.»³⁷

La Bruyère ainsi va s'attacher à combattre toute équivoque, un des types les plus honnis est celui du faux dévot, de l'hypocrite, dont Onuphre, au chapitre *De la Mode* est la plus saisissante incarnation. Nous ne citerons pas cette remarque en son entier, mais seulement le début pour démontrer une fois de plus cette construction en balancement si particulière, qui, par confrontation, dévoile le faux, oppose paraître et être :

« Onuphre n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moelleuse pendant l'hiver; il porte des chemises très déliées, qu'il a un très grand soin de bien cacher. Il ne dit point: Ma haine et ma discipline, au contraire; il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il

³⁶ Cf. Doris Kirsch, *La Bruyère ou Le Style cruel*. Montréal, P.U.M., 1977.

³⁷ Article « tuf », Dictionnaire de l'Académie, 1762.

veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot: il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. » [24 (VI)]

Cependant, si le projet de La Bruyère tend à réduire l'équivoque, il faut se défier d'une axiologie trop simpliste où l'équivoque serait toujours vicieuse et l'univoque vertueuse.

III. Nécessité de l'équivoque ?

Les Caractères, cependant, présente un autre aspect de l'Équivoque : son utilité pragmatique certaine, en un but politique, ou plutôt, en suivant les règles de la prudence. La Bruyère se trouve alors héritier d'une autre tradition qui valorise le discours duplice.

1. L'héritage de la théorie politique de l'équivoque

L'équivoque comme art du langage est un artifice propre au courtisan, pragmatiquement et comme moyen linguistique, non pas considéré selon une axiologie esthétique, même si celui-ci doit plaire par son langage *poli*, travaillé, divertir, *seducere*, mais selon une finalité politique en (dis)simulant la vérité, selon le couple *simulatio/dissimulatio*³⁸ pour ainsi, étant masqué, par une esthétique du détour, atteindre sa cible sans heurt, invitant au mensonge qui dit vrai, à l'oxymore, à la syllepse, comme le souligne Jean-Pierre Cavaillé :

“l'équivoque, comme technique de la parole et du signe exploitant la duplicité ou la pluralité du sens, joue un rôle particulièrement important, et même central, dans la mesure où elle est sans doute le seul moyen de tromperie qui permette l'accord de l'honnête et de l'utile, de la plus grande efficacité et de la plus grande correction morale, et surtout parce que l'équivocité, ambiguïté ou duplicité des signes, si l'on y réfléchit, est requise par tout acte de prudence”³⁹

38 cf. les travaux de Jean-Pierre Cavaillé, « Bibliographie : « Mensonge, tromperie, simulation et dissimulation » », Les dossiers du Grihl, Secret et mensonge. Essais et comptes rendus, mis en ligne le 21 mai 2009. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/document2103.html>. Consulté le 07 juillet 2009. « Ruser sans mentir, de la casuistique aux sciences sociales : le recours à l'équivocité, entre efficacité pragmatique et souci éthique », Les dossiers du Grihl, Secret et mensonge. Essais et comptes rendus, mis en ligne le 12 avril 2007. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/document281.html>. Consulté le 07 juillet 2009.; Jean-Pierre Cavaillé, « Simulation et dissimulation chez Louis Marin », Les dossiers du Grihl, Secret et mensonge. Essais et comptes rendus, mis en ligne le 9 juin 2007. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/document405.html>. Consulté le 07 juillet 2009.

39 in Jean-Pierre Cavaillé, « Histoires d'équivoques », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 33 | 2004, [En ligne], mis en ligne le 05 septembre 2008. URL : <http://ccrh.revues.org/index254.html>. Consulté le 19 juin 2009.

Il est évident que cet usage artificiel et artificieux du langage est soit prôné politiquement, comme le suggère le chef d'œuvre de Torquato Accetto, *Della Dissimulazione onesta* (1641) et ses réécritures françaises⁴⁰, ou la littérature politique⁴¹ prônant l'équivoque comme La *Prudence civile* de Cardan, qui traite longuement de la simulation, de la dissimulation et de l'équivocité et comme l'a analysé Anna Maria Battista dans ses travaux sur la culture morale et politique française du XVII^e siècle à partir de la conception d'« *uomo dissociato* »⁴², du courtisan usant politiquement et socialement en un art de la distinction et de la dissimulation les pointes équivoques visant à la production du sens par l'obscurité, l'obliquité, l'ambiguïté et l'indétermination. C'est cette forme même que rejette Pascal dans sa lutte contre l'équivoque casuiste⁴³. Cependant, il peut même y avoir une bonne équivocité scrupuleusement distinguée de la duplicité mensongère et de la simulation fallacieuse, ainsi de la « doctrine des équivoques » chrétiennes⁴⁴ employées contre leurs ennemis, variation de la « prudence » politique (selon Aristote surtout, mais aussi le stoïcisme et l'épicurisme), empruntant les voies tortueuses de la duplicité, selon le mot de Montaigne⁴⁵ est unanimement reconnue comme seule susceptible d'accomplir les actions difficiles, y compris les plus vertueuses. Il s'agit donc de produire une équivocité légitime, « sans signifier le faux avec l'intention de tromper, c'est-à-dire sans mentir ou « simuler » (lorsqu'on entend par simulation le mensonge par les actes) »⁴⁶

40 Jean-Pierre Cavaillé, dans son article « Ruser sans mentir, de la casuistique aux sciences sociales » cite et traduit ce passage du *Breviarium politicorum secundum rubricas mazarinicas*, attribué (sans doute faussement et malignement) au cardinal Mazarin *Coloniae Agrippinae*, Joannis Selliba, 1684 « Nous devons aussi recourir à l'ambiguïté dans les paroles de façon à ce que nous soyons crus lorsque nous parlons, nous prononcer en faveur des deux parties, sans cependant conclure au profit d'aucune [...]. Il te faut user de même style pour composer des livres, des lettres d'insulte, et pour donner des avis, où toujours il te faut viser à produire des raisons pour l'une et l'autre partie, comme si tu procédais problématiquement, sans jamais dévoiler laquelle des deux tu soutiens, ou tu devrais soutenir, en procédant plutôt à quelque digression, ou amphibologie [...] ».

41 cf. *L'Artisan de la fortune* selon la traduction de Jean Baudoin de 1640 qui reprend des parties de l'ouvrage de Bacon, *De dignitate et Augmentis scientiarum* (1623) consacrées à l'art de parvenir.

42 *In Politica e morale nella Francia dell'età moderna*, sous la direction de Anna Maria Lazzarino Del Grosso, Genova, Name, 1998.

43 Pascal, entre autres s'est fait le condamnateur, dans sa querelle de la Neuvième lettre provinciale contre les casuistes, de leur utilisation essentiellement équivoque du langage et de la morale : « Une chose des plus embarrassantes qui s'y trouve est d'éviter le mensonge, et surtout quand on voudrait bien faire accroire une chose fausse. C'est à quoi sert admirablement notre doctrine des équivoques, par laquelle il est permis d'user de termes ambigus, en les faisant entendre en un autre sens qu'on ne les entend soi-même », in *Les Provinciales ou les Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR.PP. Jésuites*, Garnier, 1965, p. 164.

44 Voir la description que le Jésuite Garasse fait de la « ruse » dont se servent les libertins « pour autoriser l'Atheisme » : « c'est de parler et discourir avec des ambiguïtez et sous-ententes, qui treshent avec elles leurs échappatoires, afin que s'ils sont surpris, ils puissent désadvoüer, et dire que c'est malicieusement qu'on les accuse, que jamais ils n'ont songé à ce qu'on veut leur faire dire, que ce n'a pas été leur intention, que par malheur ils ne se sont pas expliqués assez ouvertement. Les blereaux et les vieux renards sont malaisés à prendre, dissent les veneurs, d'autant qu'en leurs tanières ils ont ordinairement plusieurs meres, qui sont cavernes à double yssüe, par lesquelles ils se sauvent, si les veneurs ne sont bien sur leurs gardes. Le plus meschant renard qui ait usé de cette malicieuse finesse a esté le mal'heureux Lucilio Vanini... » *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, Paris, 1623, Livre VIII, section 9, p. 1007. cité par Cavaillé.

45 Montaigne, *Essais* « Il se faut reserver une arriere boutique toute nostre, toute franche, en laquelle nous établissons nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude » (I, 39).

46 Jean-Pierre Cavaillé, « Histoires d'équivoques », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 33 | 2004, [En ligne], mis en ligne le 05 septembre 2008. URL : <http://ccrh.revues.org/index254.html>. Consulté le 19 juin 2009. *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 33, 2004, Stratégies de l'équivoque.

2. Le plénipotentiaire : figure absolue de l'équivoque ?

C'est cette interprétation bifide de l'équivoque qu'utilise La Bruyère pour signifier le pouvoir politique avec l'exemple du ministre plénipotentiaire, dont nous ne citerons qu'un extrait, représentatif de sa construction, au vu de sa longueur, métaphorisant l'impossible somme de qualités qu'il faut posséder pour être habile politiquement :

« Le ministre ou le plénipotentiaire est un caméléon, est un Protée. Semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ni humeur ni complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisse échapper de son secret par passion ou par faiblesse. Quelquefois aussi il sait feindre le caractère le plus conforme aux vues qu'il a et aux besoins où il se trouve, et paraître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance, ou dans une grande faiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme et inflexible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir; ou il est facile, pour fournir aux autres les occasions de lui demander, et se donner la même licence. Une autre fois, ou il est profond et dissimulé, pour cacher une vérité en l'annonçant, parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite, et qu'elle ne soit pas crue; ou il est franc et ouvert, afin que lorsqu'il dissimule ce qui ne doit pas être su, l'on croie néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut savoir, et que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même, ou il est vif et grand parleur, pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas ou de ce qu'il ne doit pas savoir, pour dire plusieurs choses indifférentes qui se modifient ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte et la confiance, pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid et taciturne, pour jeter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter longtemps, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant et avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup et qui ébranlent. Il s'ouvre et parle le premier pour, en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues et les cabales des ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures et avoir la réplique; et dans une autre rencontre, il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connaître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fond pour lui ou pour ses alliés, pour savoir ce qu'il doit demander et ce qu'il peut obtenir. Il sait parler en termes clairs et formels; il sait encore mieux parler ambigument, d'une manière enveloppée, user de tours ou de mots équivoques, qu'il peut faire valoir ou diminuer dans les occasions, et selon ses intérêts. [...] Toutes ses vues, toutes ses maximes, tous les raffinements de sa politique tendent à une seule

fin, qui est de n'être point trompé, et de tromper les autres. » [Du Souverain ou de la République 12 (IV)]

L'agrégation des qualités annihile, à travers une écriture qui se redouble constamment (par épanorthose, balancement...), la figure même du ministre et disqualifie par avance, puisque cette remarque est en amont, le portrait idéal du roi, figure absolue du plénipotentiaire.

En effet, la maîtrise de l'équivoque, apparemment nécessaire, voire consubstantielle à l'homme politique, et derrière lui, à tout courtisan, « Toutes ses vues, toutes ses maximes, tous les raffinements de sa politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, et de tromper les autres. », dessine la part trouble de la politique, qui prend en compte la réalité vicieuse et en acte de l'homme : le moraliste ne le pose nullement comme un être potentiellement vertueux⁴⁷, suivant en cela la doctrine pessimiste janséniste que partageait La Bruyère avec le petit Cénacle, que composaient quelques grands noms dont Bossuet, Fénelon, Fleury⁴⁸. L'équivoque est donc une réalité politique et pragmatique, on ne gouverne pas vertueusement des hommes vicieux mais on (se) joue de leur égoïsme pour les faire agir, selon une ruse pré-hégélienne de l'histoire.

Ainsi la figure royale va-t-elle être évoquée équivoquement dans toute l'œuvre, puisqu'elle procède d'un montage très précis par métonymie successive : le chapitre Du Souverain ou de la République qui traite donc du Roi, et à travers lui de Louis XIV, procède d'un art de l'accumulation progressive des attaques contre son pouvoir, agrégées dans les chapitres précédents. « De la Ville » critique la stupidité et la mollesse des urbains et derrière eux, des Parisiens, dont Narcisse⁴⁹ est la figure archétypale de l'efféminé au comportement sexuel équivoque : femme dans le corps d'un homme, métonymie des vices des Parisiens, qui comme lui, singe la Cour⁵⁰ ; le chapitre suivant aggrave cette critique en s'attaquant à la cour, dont la singerie et l'imitation est la caractéristique comme l'écrit La Fontaine dans les

47 De la société 47 (I) « Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls, et qui la partagent toute entre eux deux: je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne serait que pour les limites. », De l'Homme 50 (IV) « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire: ils sont déjà des hommes. »

48 Cf. l'ouvrage fondamentale sur cette question de F.X. Cuche, *Une pensée sociale catholique: Fleury, La Bruyère, Fénelon*, Paris, Le Cerf, 1991, p. 53 et passim.

49 De la Ville, 12 (I), c'est le premier personnage de ce chapitre en suivant la génétique du texte, pour plus de précisions sur son équivoque sexuel, voir notre article : « Une masculinité en crise à la fin du XVII^e siècle ? La critique de l'efféminé chez La Bruyère », in, *Genre & histoire*, n°2 - Printemps 2008.

50 De la Ville, 15 (VIII), « Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire ».

*Obsèques de la lionne*⁵¹, singe du Roi, mais avant de l'aborder, La Bruyère, passe par un état précis, métonymique de cette Cour, les Grands, monstrueux d'orgueil et de malignité, eux-mêmes singes du Roi. Cette rapide présentation de la composition de ces quelques chapitres montre le principe de spécularité à l'œuvre dans *Les Caractères*, un chapitre renvoyant toujours à un autre, celui sur le Roi se reflétant dans les précédents qui informent sa critique bien en amont, en la singularisant, en la creusant : de l'efféminé urbain, au courtisan, au Grand, au Roi. Spécularité tardienne d'un processus d'imitation sociale par réfraction⁵².

Ainsi la remarque 35 de ce chapitre est-elle travaillée par une certaine équivoque, si elle est prise indépendamment de son contexte immédiat ; mais elle devient tout à fait univoque lorsqu'elle est lue dans la continuité de l'œuvre, de la remarque 24 (IV), par exemple, qui, par une série de questions rhétoriques qui se démultiplie, creuse l'enflure vaine d'un pouvoir royal fondé sur une séparation du politique et du vertueux politique entendu comme protection de ses sujets :

« Que sert en effet au bien des peuples et à la douceur de leurs jours, que le prince place les bornes de son empire au delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs souverainetés des provinces de son royaume; qu'il leur soit également supérieur par les sièges et par les batailles, et qu'ils ne soient devant lui en sûreté ni dans les plaines ni dans les plus forts bastions; que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre et pour l'arrêter; qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toujours et qu'il triomphe toujours; que leurs dernières espérances soient tombées par le raffermissement d'une santé qui donnera au monarque le plaisir de voir les princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses, et conquérir de nouveaux États... »

Ainsi la déclaration prescriptive de la figure royale idéale de la remarque 35 qui clôt ce chapitre, joue de l'équivoque discrète entre le décalage d'un devoir être et d'un état actuel du pouvoir :

« Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans le courtisan; une parfaite égalité d'humeur; un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne

51 « Je définis la cour un pays où les gens,/Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,/Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,/Tâchent au moins de le paraître :/Peuple caméléon, peuple singe du maître » VIII, 15.

52 Gabriel TARDE, *Les lois de l'imitation*, 1890.

se la permettre point; ne faire jamais ni menaces ni reproches; ne point céder à la colère, et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très propre à se faire des amis, des créatures et des alliés; être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets; du sérieux et de la gravité dans le public; de la brièveté, jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils [...] : ces admirables vertus me semblent refermées dans l'idée du souverain; il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet: il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemble toutes en sa personne est bien digne du nom de Grand. » [35 (I)]

On comprend par cette apodose cinglante et le jeu sylleptique sur « Grand », rappelant ironiquement ce qu'ils sont⁵³ et ce que le Roi ne doit pas être, que le texte est à lire équivoquement, à double sens, louange du Roi Louis XIV, à première vue, disqualification implicite par la multiplication impossible des qualités confinant à l'adynaton.

Ainsi l'équivoque permet à La Bruyère d'échapper à la censure royale, tout en le critiquant pour un lecteur attentif au travail stylistique d'univocité du sens construit tout au long de l'œuvre.

Finalement, l'emploi de l'équivoque dans *Les Caractères* est plus abscons qu'initialement perçu par un lecteur qui aurait privilégié le choix d'un trajet aléatoire des remarques, et elle se retrouve dans toutes les strates de l'œuvre par des jeux de mots à première lecture paradoxaux :

« Combien d'art pour rentrer dans la nature! combien de temps, de règles, d'attention et de travail pour danser avec la même liberté et la même grâce que l'on sait marcher; pour chanter comme on parle; parler et s'exprimer comme l'on pense; jeter autant de force, de vivacité, de passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans les entretiens les plus familiers! » [Des Jugements 34 (VII)]

53 Des Grands, 19 (I) « Les grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talents comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions: ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leur fonds. Ils ont de grands domaines, et une longue suite d'ancêtres: cela ne leur peut être contesté. »

L'équivoque sur art/nature permet de retourner le paradoxe initial : la nature n'est pas une donnée brute, agreste, mais construite sociologiquement par une élite lettrée selon les critères cartésiens de clarté, distinction, et de beau. C'est en fait un changement de point de vue qu'instaure La Bruyère, un même fait pouvant être interprété de deux manières différentes : « La même chose souvent est, dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot, et dans celle d'un sot, une sottise. » [Des Jugements 50 (VIII)]. La réduction de l'équivoque ou plutôt sa désambiguïsation passe par le fait de reconnaître un sens univoque et une grille de lecture anamorphotique le plus souvent, jouant sur les mots, en une vaste syllepse : « Aux enfants tout paraît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux; aux hommes les choses du monde paraissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits. » [De l'Homme 56 (IV)], ou en antanaclase sur le substantif « peuple » (état social/ « par opposition à ceux qui sont nobles, riches, ou éclairés⁵⁴) : « ...Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple. » [Des Grands « 53 (VI)]

Cet effort de désambiguïsation constante dans l'œuvre pour vaincre l'hydre de l'équivoque qui ruine la stabilité du monde s'attaque à toute duplicité humaine fondée sur les jeux de langage, de tous les langages : aussi bien oraux, écrits, que comportementaux. L'équivocité des gens du Monde est lisible par celui qui sait être attentif aux signes, celui qui sait les lire, les voir, comme le conseille l'oracle d'Esculape, *figura* de La Bruyère dans *Les Caractères*, à la parole non pas trouble et équivoque mais totalement univoque, ce qui renverse le Monde du côté du bifide, et l'oraculaire du côté de la clarté : « Ma vue s'affaiblit, dit Irène. - Prenez des lunettes, dit Esculape » [De l'homme, 35, (VIII)]. Ces lunettes sont l'œuvre entière qui redressent pour les aveugles, « Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère » [Du Mérite personnel , 34 (V)], La Bruyère est celui qui sait voir « Je vous dis ; moi, que j'y vois clair, et que j'y comprends tout » [De la Cour, 86 (V)] et qui redresse l'anamorphose du Monde pour la rendre univoque par le point de vue de Dieu, selon l'image optique célèbre de Bossuet :

« Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux, que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt, toutes les lignes inégales venant

54 Article Peuple, Furetière.

à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n' y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, Messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre »⁵⁵ [*Sermon sur la Providence* prononcé le vendredi 10 mars 1662 à la chapelle du Louvre.]

⁵⁵ In *Sermons*, Folio, pp. 114-115.

Bibliographie

Textes du XVII^{ème} siècle:

La Bible, traduction de Sacy, Bouquins, Laffont, Paris, 1990.

ARNAULD, A. et NICOLE, P. (1660, 1683). *La logique ou l'art de penser*. Introduction de L. Marin, Paris [rééd. Paris, Flammarion, 1970].

BOILEAU. *Œuvres complètes*. Pléiade, 1979.

DESCARTES. *Œuvres et lettres*. Pléiade, 1953.

FURETIÈRE. *Essais d'un dictionnaire universel [...]*. Amsterdam, 1684.

Moralistes du XVII^{ème} siècle, de Pibrac à Dufresny, Bouquins, Robert Laffont, 1992, Paris.

IRSON, Claude. (1656). *Nouvelle Méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue française*, Paris, Pierre Baudouin [rééd. 1973, Genève, Slatkine reprints].

LA BRUYERE. *Les Caractères*, Bury E. (éd.), Livre de Poche, Paris, 1995.

MACÉ, Jean (1651). *Méthode universelle pour apprendre facilement les langues, pour parler purement et écrire nettement en français, recueillie par le sieur Du Tertre*, Paris.

VAUGELAS, Claude. Favre de (1647). *Remarques sur la Langue Française*, Paris, A. Courbé et V^{ve} Camusat [rééd. Champ libre, 1981].

Ouvrages critiques:

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques, 33, 2004, Stratégies de l'équivoque.

CAVILLE, Jean-Pierre. « Histoires d'équivoques », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 33 | 2004, [En ligne], mis en ligne le 05 septembre 2008. URL : <http://ccrh.revues.org/index254.html>. Consulté le 19 juin 2009.

BOILLET Danielle et GODARD Alain (éd.) (1999). *Figures à l'italienne. Métaphores équivoques et pointes*. Université Paris III Sorbonne Nouvelle.

CORGNET, Cédric. « Une masculinité en crise à la fin du XVII^{ème} siècle ? La critique de l'efféminé chez La Bruyère ». In : *Genre & histoire*, n°2 - Printemps 2008.

COSTENTIN, Catherine (2005). « Un corpus propice à la problématisation de la polysémie : les *Maximes* de La Rochefoucauld », p. 415-437. In : *La Polysémie*, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne (PUPS),

KIRSCH, Doris (1977). *La Bruyère ou Le Style cruel*. Montréal, P.U.M.,

MAGENDIE, Maurice, (1993). *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté, en France au XVII^e siècle, de 1600 à 1660*, Genève : Slatkine reprints.

MESCHONNIC, Henri (1997). *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Edition revue et augmentée, Pluriel, plus particulièrement « La clarté comme confusion des concepts », p. 231-248.

ROBERT L. Trammell and Marie-Geneviève Garcia, "Structural Ambiguity in French", in *The French Review*, Vol. 48, No. 1 (Oct., 1974), pp. 30-39.

VAN DELFT, Louis, « Clarté et Cartésianisme de La Bruyère », in *The French Review*, Vol. 44, No. 2. (Déc., 1970), pp. 281-290.